

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Journal Français Quotidien

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 24 DECEMBRE 1905

Fondé le 1er Septembre 1827



NOEL..... VISION PARADISIAQUE.

CONTE de NOEL

La maison était bâtie au milieu de la forêt.

Elle semblait, comme une bête-sauvage, avoir voulu fuir la ville voisine, et ses volets toujours mi-clos lui donnaient un air de méfiance qui ne démentait pas celui de ses habitants.

C'était un ménage de braves paysans, le père et la mère Thomas.

Le père était bien connu des gens de la ville où sa voix matinale éveillait les rues dès l'aube, au cri: "Qui veut des fagots!", et la mère Thomas, alerte, quoique toute botteuse, l'accompagnait parfois avec son panier de cresson.

Ils avaient un petit chariot attelé d'un vieil âne malgré dont les jambes sèches craquaient ainsi que les serments qu'il traînait.

Ils gagnaient ainsi, cahin-caha, leur pauvre vie, et dame! quand on peine du matin au soir et qu'on n'a guère de bonheur à attendre du dehors, c'est bien naturel d'avoir l'air renfrogné le jour et de se claquer quand vient le soir, dans une maison tant soit peu farouche.

Il y avait pourtant un rayon de soleil dans leur vie: certains jours, quand la mère Thomas suivait son homme, on ménageait sur le chariot une place aux deux enfants de la maison.

Lucien et Paulette! deux noms toujours réunis dans la pensée comme dans les propos des parents, deux êtres toujours côte à côte sur le chemin de la vie. Ils les avaient eus après douze ans de mariage et les deux chétifs petitiots semblaient garder dans leurs prunelles bienes comme le regret de s'être décidés à naître.

Ils partageaient la dure existence de leurs parents, et c'était triste d'interrompre leur somme toute les matins pour les mettre en route, car on ne pouvait les laisser seuls au logis. Mais bientôt, bêtise l'un contre l'autre et enveloppés dans une couverture de laine sentant l'énurie, ils se rendormaient dans la carriole balancée comme une barque à travers les vagues de boue; et l'équipage suivait tous les jours son même chemin, traîné par l'âne qui semblait devenu une bête mécanique.

Pourtant vint l'hiver, un hiver tout blanc et si terrible que les gens étaient bloqués chez eux par la neige et que les paysans durent suspendre leurs travaux.

La cabane, au milieu de la forêt, fut assiégée par la bourrasque. On dut allumer de grands feux pour la réchauffer et faire fondre la neige qui déjà pesait sur le toit de chaume. Lucien et Paulette, enlucés frileusement, regardaient de leurs yeux ronds les flammes danser dans l'âtre.

C'était, ce soir-là, veille de Noël et ils attendaient tous les ans cette fête qui leur apportait de pauvres cadeaux, quelques pantais à ficelle sochés cinq sous chez la mercière, qu'ils échangeaient avec des cris de joie!

Bientôt ils s'endormirent, ayant mis leurs sabots près de la cheminée et rêvant au bonheur proche. Et cette attente était meilleure que le bonheur même, qui n'entre jamais dans le cœur des hommes qu'accompagné de sa petite ombre de déception.

Les deux enfants dormaient déjà depuis deux heures quand soudain, ils furent réveillés en sursaut par une chaleur intense et des flots de fumée épaisse. Ils sautèrent du lit comme de petits animaux effarouchés par l'approche d'une bête dangereuse: le feu! et à tâtons, serrés dans leurs couvertures, ils réussirent à gagner la porte. Il était temps: la pauvre cabane flambait. Il leur sembla que la terre entière était en flammes et ils s'enfuirent à travers la forêt, se croyant poursuivis par le feu qui se propagait rapidement, comme pressé d'assomvir sa rage maléficiente.

Ils s'arrêtèrent après une course affolée, leurs petites jambes s'échouant de fatigue. Un doux paysage de neige les enveloppait de sa paix silencieuse. Et sous cet épais tapis d'étoffe blanche, prisonniers, les bruits semblaient dormir. Les arbres avaient l'air d'arbres de rêve, emmaillottés de flocons d'ouate.

Au bout de quelques minutes de halte, ils respirèrent en pleu-

rant leur marche éperdue et aperçurent enfin devant eux un immense édifice tout illuminé. On eût dit que des yeux d'or par milliers les regardaient avec sollicitude. Ils se sentirent attirés vers ce grand palais féerique où tintait un joyeux bruit d'enclumes et de métal. Ils s'approchèrent des fenêtres basses et frissonnèrent de joie devant le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. C'étaient les ateliers du Bonhomme Noël, sans nul doute! Des ouvriers agiles façonnaient des jouets d'enfants. Les uns construisaient des chevaux et des voitures mécaniques, les autres tournaient des poupées aux mille couleurs, et ceux-là fabriquaient des accordéons, des miniatures de trombones et des violons flûtes.

Une grande nappe de lumière baignait le travail des Artisans du Bonheur des Mêmes, et dans le tumulte des coups de marteaux sonnant sur les enclumes et du sifflement des scies, le vieux Père Noël allait et venait avec sa grande barbe blanche, pressant les ouvriers à cause de la fête du lendemain.

Lucien et Paulette demeurèrent fascinés devant l'éblouissant remue-ménage. Jamais leur pauvre cœur n'avait tant battu d'émerveillement et ils allaient presque oublier leur misère, quand la porte de l'édifice s'ouvrit et le Bonhomme Noël parut sur le seuil. Il les avait aperçus tremblants de froid au milieu de la neige et il s'avancit vers eux, les mains secourables; et on voyait son large sourire luire comme un soleil au-dessus de sa barbe floconneuse. Il sortit de tout son corps un tel rayonnement de bonté, que les petits se laissèrent conduire par la main. Il les amena dans une chambre où la haute cheminée tendue de soie encastrait deux grosses bûches flambantes dont la chaleur assoupissait la pièce amicale. Le Père Noël se fit conter leur histoire et leur demanda quels jouets ils souhaitaient le plus ardemment. Mais les pauvres petits demandèrent au Semeur-de-Félicités. Enfantines s'il ne voudrait pas, en place des jouets, leur rendre leur père et leur mère perdus au milieu des flammes.

Le Bonhomme leur sourit en-

core et, tandis qu'une bonne dame blanche bordait le lit des enfants, il leur recommanda de s'endormir en paix en attendant le retour de leur famille.

Le lendemain, dès que l'aube gît sa clarté de vitrail à travers l'atmosphère onatée de neige, Lucien et Paulette en s'éveillant poussèrent un cri de joie. Devant l'âtre où se consumaient les bûches, leur père et leur mère étaient assis, attendant leur réveil.

Ce fut leur plus beau jour de Noël, car le grand vieillard à barbe blanche, non content de leur rendre leurs parents, leur annonça qu'il ferait rebâtir leur cabane et qu'ils auraient chez lui, en attendant, le gîte et le couvert.

Le père et la mère Thomas avaient réussi à se sauver des flammes, mais ils s'étaient évaporés en constatant la disparition de leurs enfants. Ayant repris connaissance ils avaient vu, solitaires par l'aube, dans la neige, des traces de petites pieds qui les conduisirent jusqu'au grand édifice où les avait reconduits le Bonhomme Noël, autrement dit, le plus grand fabricant de jouets de tout l'arondissement.

UN REVEILLON.

Le vieux Caraban tira sa montre à chaînette où les heures étaient inscrites en chiffres arabes.

— Il faut se hâter, dit-il de sa voix lourde, en va sonner la messe.

Mariette, la femme, ouvrit sur la table barlongue un linge de toile écarlate qui sentait le lessif et la pomme, disposa les assiettes, de talence rouge, les couvertures d'étoffe, le tourteau de maïs brun aux crêtes dorées et la grosse bouteille de verre noir. Elle soupira. Ces soirs de Noël étaient tristes, à cause d'une place vide.

— Voilà, dit-elle. La saucisse est dans le tiroir: elle sera

grillée si Antonin nous fait un bon feu... comme autrefois. Autrefois! Ce n'est pas trois pans de saucisse qui eussent composé le réveillon aux Guarriguettes. La veille on eût visité la troffière et la basse-cour. De bons voisins fussent venus. On eût dérangé le araignés filant sur les vieilles bouteilles... Un pauvre menu suffisait ce soir.

Ce n'est pas qu'on eût mal vendu le blé, le vin et les noix, les canards gras, les oies gavées. L'année, au contraire, avait été bonne. Mais il y a d'autres tristes causes au monde que celles qui nous viennent des plaies d'argent, et parce que le froment est lourd et la cavée rouge, le toit ne s'égale pas toujours.

Antonin, le fils, parut sur la porte enveloppé d'air froid et d'une rameur de cloche. Il portait une bêche énorme de hêtre sec. Il la jeta sur les landiers, parmi les braises, et tandis qu'il ordonnait le foyer, disposant le bois, rangeant la cendre, sa mère prit la cape et le paroisien. Les sonneries, plus fortes, montaient de la vallée: un poing d'airain heurtait les carreaux.

— La grosse campagne, dit le vieux, en route!

Les hommes s'armèrent d'un rondin de bouleau trempé dans l'huile de noix. Ils l'approchèrent de l'âtre: un grésillement précéda la flamme claire. On sortit. Le vieux resta le dernier pour fermer la porte. Ayant caché la clef sous une pierre il s'en alla d'un pas triste.

Le groupe entra dans la nuit de brume noire et glacée. Les arbres humides luisaient sous les coups de flamme. D'un rocher obscur fuyaient des volants et hululants. Ce étaient les claires nuits bleues aux étoiles de gel, la belle, neige qui mettait sur les champs infinis ses nappes de lune? Mais les solitudes entourantes se lisaient de feux pâles. On songeait à des draps mortuaires. Tous les ha-mieux descendaient à la paroisse. Soudain la nuit s'anima encore. Sur un vieux rythme balancé un Noël traversa le val. Ceux de la Foat le renforçèrent. Antonin unit sa voix aux voix lointaines. Et bientôt toutes les pieux clartés qui cheminaient dans les lacets de la montagne chantèrent à la fois.

Alors le cœur du vieux se ser-

ra. Pour qu'ils fassent brava à son âme et doud à ses oreilles, ces cantiques paysans qui sonnaient depuis des siècles sur le terroir, il eût fallu qu'une autre voix s'y mêlât, claire et forte, une voix qui vibrât dans ses souvenirs de moisson et de vendange, de sons pareils lointains et chers. Oui, il eût fallu que Gabrielle...

Caraban prononça le nom. Il s'en étonna car depuis trois ans, il ne voulait pas l'entendre et se l'était, d'abord, interdit à lui-même. Que de fois, d'un mot rude, il l'avait arrêté, obéissant sur les lèvres de sa femme ou d'Antonin. Il y songeait pourtant à sa fille! Ce soir, au fond de son cerveau voilé où les souvenirs se mouvaient comme ces brandons dans la nuit pluvieuse, il l'évoquait belle, riieuse d'un large rire dans la matité du teint et le flot sombre des cheveux. Vail-lante et bonne, comment avait-elle pu s'en aller ainsi pour un amour d'aventure déçue peut-être aujourd'hui? Gabrielle était l'âme légère de la maison. Depuis qu'elle n'était plus là, l'air des chambres semblait inerte. Nul ne s'y attendait. Il pesait sur les pensées.

Gabrielle! ces soirs de Noël, surtout, la rendait heureuse. Elle menait les chœurs à la descente comme au retour. On pouvait s'en rapporter à sa mémoire. O'vait elle qui, à la messe, chantait le "Minuit chrétiens!..." Et sa voix avait tant d'âme que les saints des vitraux semblaient chanter avec elle.

— Ah! soupirait le vieux, les ingrats sont les plus chers! Son flambeau n'était déjà plus qu'un peu de braise rouge quand on aperçut l'église: avec son clocher pointu, son grand manteau de vapeurs, son porche béant et laminaire, elle était pareille au Bonhomme légendaire faisant sa ronde dans son capuchon plein de surprises, la lanterne à la main.

Or, dans la petite maison des Guarriguettes, en ce moment, venait d'entrer quelqu'un qui savait sans quelle pierre était la clef. Gabrielle. Malgré, grelot-tante, façonnée par la misère et la douleur, elle portait avec des yeux humilisés un cœur éteint et